

LES PROBLEMES DE L'ATTENTE INTERPRETATIVE:
TOPOI ET HYPOTHESES PROJECTIVES

Anne Reboul
Fonds Charles Bally et U.C. Londres

1. Introduction

Comme son titre l'indique, cet article a pour objet la comparaison entre les notions de topos d'une part (empruntée à la pragmatique intégrée de J.C. Anscombe et O. Ducrot) et d'hypothèse projective d'autre part (empruntée à la théorie de la pertinence de D. Sperber et D. Wilson). A partir de quelques exemples, je comparerai les traitements qu'on peut proposer de ces deux notions dans les deux cadres théoriques évoqués ci-dessus.

Je ne les exposerai pas en détail: la pragmatique intégrée est suffisamment connue du public des CLF pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir: je rappellerai donc seulement, en m'appuyant sur l'article d'O. Ducrot (1983), Opérateurs argumentatifs et visée argumentative, les principales caractéristiques de la notion de topos ainsi que les modifications majeures qu'elle a entraînées dans la théorie de l'argumentation; pour la théorie de la pertinence, j'ai déjà eu l'occasion d'en exposer ici les grandes lignes (cf. A. Reboul 1986) et je me contenterai donc de préciser la notion d'hypothèse projective déjà utilisée dans des articles publiés ailleurs que dans les CLF (cf. A. Reboul 1987 et J. Moeschler & A. Reboul 1987).

2. Les exemples

La liste des exemples que j'utiliserai dans un premier temps est composée de deux courts textes d'I. Calvino qu'il avait lui-même conçus comme indépendants bien qu'ils appartiennent au même recueil (Les Villes invisibles, 1974),

et de quatre énoncés que j'emprunte à R. Smullyan (1983, 19-20) et que je traduis de l'anglais.

- (1) (a) Si vous voulez me croire, très bien. (b) Je dirai maintenant comment est faite Octavie, ville-toile d'araignée. (c) Il y a un précipice entre deux montagnes escarpées: la ville est au-dessus du vide, attachée aux deux crêtes par des cordes, des chaînes et des passerelles. (d) On marche sur des traverses de bois, en faisant attention à ne pas mettre les pieds dans les intervalles, ou encore on s'agrippe aux mailles d'un filet de chanvre. (e) En dessous, il n'y a rien pendant des centaines et des centaines de mètres: un nuage circule; plus bas on aperçoit le fond du ravin.

(f) Telle est la base de la ville: un filet qui sert de lieu de passage et de support. (g) Tout le reste, au lieu de s'élever par-dessus, est pendu en dessous: échelles de corde, hamacs, maisons en forme de sacs, porte-manteaux, terrasses semblables à des nacelles, outres pour l'eau, becs de gaz, tournebroches, paniers suspendus à des ficelles, monte-charges, douches, pour les jeux trapèzes et anneaux, téléphériques, lampadaires, vases de plantes aux feuillages qui pendent.

(h) Suspendue au-dessus de l'abîme, la vie des habitants d'Octavie est moins incertaine que dans d'autres villes. (i) Ils savent que la résistance de leur filet a une limite.

(I. Calvino, 1974, 91).

- (2) (a) La ville de Sophronia se compose de deux moitiés de ville. (b) Dans l'une, il y a le grand-huit volant aux bosses brutales, le manège avec ses chaînes en rayons de soleil, la roue avec ses cages mobiles, le puits de la mort avec ses motocyclistes la tête en bas, la coupole du cirque avec la grappe de trapèzes qui pend en son milieu. (c) L'autre moitié de la ville est en pierre, en marbre et en ciment, avec la banque, les usines, les palais, l'abattoir, l'école et tout le reste. (d) L'une des moitiés de ville est fixe, l'autre est provisoire, et quand le terme de sa halte est arrivé, ils la déclouent, la démontent

et l'emportent pour la replanter sur les terrains vagues d'une autre moitié de ville.

(e) Ainsi chaque année survient le jour où les manoeuvres enlèvent les frontons de marbre, descendent les murs de pierre, les pylônes de ciment, démontent le ministère, le monument, les docks, la raffinerie de pétrole, l'hôpital, les chargent sur des remorques, pour suivre de place en place l'itinéraire de chaque année. (f) Ce qui demeure ici, c'est la demi-Sophronia de tirs à la cible et de manèges, avec le cri suspendu dans la nacelle du huit volant la tête à l'envers, et elle commence à compter combien de mois, combien de jours elle devra attendre pour que revienne une caravane et qu'une vie complète recommence.

(I. Calvino, 1974, 77-78).

- (3) Avant de commencer à parler, je voudrais dire quelque chose.
- (4) La moitié des mensonges qu'on dit à mon propos sont vrais.
- (5) Ayant perdu de vue notre but, nous devons redoubler d'efforts.
- (6) Je vous ai donné un budget illimité et vous l'avez déjà dépassé.

Les deux textes d'I. Calvino ont un point commun, un effet de style en quelque sorte: en (1) comme en (2), I. Calvino fait naître chez son lecteur ce que j'appellerai de façon informelle une attente interprétative qu'il déçoit par la suite, c'est-à-dire la construction par le lecteur, à partir d'une partie du texte, d'une hypothèse sur ce qui va suivre, une attente qui naît de l'interprétation d'un ou de plusieurs énoncés précédents. Dans le cas de (1), le lecteur s'attend à ce que la vie des habitants d'Octavie soit, dans un premier temps (jusqu'à (h)), plus incertaine que celle des habitants des autres villes, puis, dans un deuxième temps (en (h)), à ce que la vie des habitants des autres villes soit encore plus dangereuse que celle des habitants d'Octavie, pour s'apercevoir finalement que ni l'une ni l'autre de ces suppositions ne sont exactes. Dans le cas de (2), le lecteur, arrivé à (d), s'attend à ce qu'I. Calvino décrive le démontage de la fête foraine alors que ce qui est décrit en (e) et (f), c'est le démontage de la

partie "solide" de la ville.

Les exemples (3) à (6), quant à eux, m'ont retenue à cause de la contradiction qu'ils mettent en oeuvre.

L'intérêt de tous ces exemples face aux théories de la pragmatique intégrée et de la pertinence, c'est que ces deux théories autorisent (et expliquent) les prévisions que le destinataire d'un énoncé peut faire sur l'enchaînement, ou les conclusions, auxquels cet énoncé peut donner lieu. Il m'a donc paru intéressant de les confronter à des exemples où ces prévisions sont, non seulement possibles, mais utilisées à des fins stylistiques ou humoristiques.

3. L'exemple (1)

3.1. La pragmatique intégrée

Dans ce bref exposé de certaines notions de la pragmatique intégrée, je m'appuie, je le rappelle, sur l'article d'O. Ducrot (1983), Opérateurs argumentatifs et visée argumentative, et je vais surtout insister sur les différences que la vision en termes de topos a introduites par rapport à la théorie argumentative précédente.

Dans cet article, O. Ducrot distingue quatre opérations principales, qui relèvent toutes de la fonction argumentative de la langue: l'inférence, c'est-à-dire le fait pour un énoncé de présenter son énonciation comme autorisée par un fait X, la visée argumentative, qui relève du ou des énonciateurs mis en scène par l'énoncé et qui consiste à présenter certains éléments sémantiques de l'énoncé comme susceptibles de faire admettre une ou des conclusions données (je ne m'attarde pas sur l'aspect polyphonique de la distinction entre locuteur et énonciateur qui est bien connu), l'acte d'argumentation qui revient pour le locuteur d'un énoncé à s'assimiler à un des énonciateurs de cet énoncé et à adopter sa visée argumentative, l'orientation argumentative, enfin, qui renvoie à la différence qu'il y a entre les inférences qu'autorise un énoncé et les

conclusions auxquelles il conduit argumentativement.

Par ailleurs, O. Ducrot établit deux classes à l'intérieur de l'ensemble des morphèmes qui réalisent la fonction argumentative: les connecteurs argumentatifs qui interviennent entre énoncés (par exemple donc, mais) et les opérateurs argumentatifs qui interviennent à l'intérieur d'un énoncé (ne...que, presque, dès).

Les visées argumentatives se réalisent, selon O. Ducrot, en vertu d'une "règle antérieure et générale" (cf. O. Ducrot 1983, 13), aux principes de laquelle chaque visée argumentative se réfère. Parmi ces principes, O. Ducrot postule "un sous-ensemble possédant une structure sémantique spécifique" (idem), les topoi, qu'il décrit de la façon suivante:

"Si certaines conditions C sont remplies, plus (moins) un objet O a une propriété P, plus (moins) un objet O' a une propriété P', et cela dans une certaine zone d'intensité de P"

(idem).

La partie du topos qui concerne O est l'antécédent, celle qui concerne O' est le conséquent.

Selon O. Ducrot, "n'importe quel enchaînement argumentatif du langage ordinaire met en jeu (...) au moins une règle répondant à ce schéma" (1983, 13).

Les topoi ont un certain nombre de caractéristiques générales: ils représentent le sens commun, ils mettent en relation deux gradations (celle qui concerne O et P et celle qui concerne O' et P'). Ce sont donc des principes graduels qui confèrent aux argumentations dans lesquelles ils interviennent une force relative.

Dans cet article, O. Ducrot introduit d'autres notions liées aux topoi et qui constituent une rupture par rapport à sa théorie antérieure. Ainsi, à la notion de topos, il associe

celle de paradigme d'indications quantitatives liées à un topos, c'est-à-dire l'ensemble de données factuelles qui, dans une situation argumentative donnée, motive l'application du prédicat P à l'objet O dans l'antécédent du topos. Ainsi, deux topoi qui ont le même antécédent ont aussi le même paradigme d'indications quantitatives. Ils pourront cependant ne pas introduire dans ce paradigme d'indications quantitatives les mêmes orientations quantitatives (liées à un topos T dans une situation S). Ces deux notions, le paradigme d'indications quantitatives liées à un topos et l'orientation argumentative liée à un topos T dans une situation S trouvent leurs correspondants au niveau de l'énoncé: on aura ainsi, respectivement, le paradigme d'indications quantitatives liées à un énoncé E dans une situation argumentative donnée qui regroupe un ensemble d'indications quantitatives similaires à celles de E, et l'orientation argumentative liée à un énoncé, introduite par la visée argumentative de l'énoncé.

A partir de là, l'application d'un topos à un énoncé se fera si la ou les indications factuelles apportées par l'énoncé sont un élément du paradigme d'indications quantitatives liées à ce topos puisque c'est par son paradigme d'indications quantitatives que la zone d'intensité de P à l'intérieur de laquelle s'applique le topos est déterminée. Il faudra également que l'orientation argumentative liée au topos et celle liée à l'énoncé soient semblables dans la partie commune de leurs paradigmes d'indications quantitatives.

En fait, on le verra par la suite, la construction des topoi appropriés aux exemples (1) à (6) ne va pas sans problème et impose l'abandon de bon nombre de contraintes indiquées par O. Ducrot, et, notamment, de celles qui ont trait aux paradigmes d'indications quantitatives liées à l'énoncé et au topos.

Pour passer maintenant à l'application de cette notion de topos à l'exemple (1), je voudrais indiquer que je traiterai cet exemple en le divisant en deux parties: la première va jusqu'à (g) inclus, la deuxième de (h) à (i). Enfin, la première partie sera traitée comme un seul énoncé, alors que je

distinguerai entre (h) et (i) dans la seconde.

La première partie du texte décrit Octavie et indique quelques éléments de la vie de ses habitants. Si on cherche à lui attribuer une visée argumentative, on peut dire qu'elle tend vers la conclusion la vie est particulièrement dangereuse à Octavie. Quand on en arrive à l'énoncé (h), qui met en rapport la situation des habitants d'Octavie et l'incertitude de leur existence, on peut considérer que (h) convoque un topos comme Plus la vie des habitants d'une ville est dangereuse, plus elle est incertaine (= précaire). Dans cette optique, (h) semblerait donc se prêter à un enchaînement du type La vie est encore plus dangereuse dans d'autres villes qu'à Octavie. Cependant, (i) vient démentir cette attente interprétative et substituer au topos qu'on croyait pouvoir appliquer à (h) un autre topos Plus la vie des habitants d'une ville est dangereuse, moins elle est incertaine (= imprévisible). L'application de ce nouveau topos rend à l'ensemble du texte sa visée argumentative générale, à savoir la vie des habitants d'Octavie est moins incertaine (= imprévisible) que celle des habitants d'autres villes⁽¹⁾.

3.1.2. la théorie de la pertinence

La théorie de la pertinence de D. Sperber et D. Wilson constitue un genre nouveau en pragmatique puisqu'elle situe cette discipline dans le champ de la psychologie cognitive plutôt que dans celui de la linguistique. Elle s'appuie sur le livre de J. Fodor (1983), The Modularity of Mind, qui suppose à la base du mécanisme de traitement de l'information un système hiérarchisé: dans un premier temps, les perceptions immédiates seraient traitées par des transducers, qui "traduisent" les données qu'elles fournissent en éléments susceptibles d'être traités par le cerveau humain; ensuite, interviennent les input systems qui, à partir du matériel fourni par les transducers, produisent une première interprétation qui se verra complétée par le dernier étage, le système central; le système central, quant à lui, à partir des informations fournies par les input systems, fournit une interprétation complète de l'énoncé. Les input systems sont des modules, c'est-à-dire des systèmes

verticaux, spécialisés dans un domaine de perception particulier. Par contraste, le système central est un système horizontal, non modulaire, non spécialisé.

Selon D. Sperber et D. Wilson, la pragmatique intervient au niveau du système central et opère sur la base des données fournies par l'input system linguistique (qui recouvre à peu près la phonologie, la syntaxe et la sémantique). L'input system linguistique, confronté à un énoncé, en fournit la forme logique, une suite structurée de concepts dont chacun correspond à une adresse en mémoire centrale. Sous cette adresse, sont stockées un certain nombre d'informations concernant le concept en question: des informations de nature logique, qui définissent dans quelles relations logiques (implication, contradiction, etc.) le concept peut entrer avec d'autres concepts, de nature encyclopédique qui recouvrent toutes les indications le concernant et permettent ainsi de lui attribuer une extension, de nature lexicale, enfin, qui indiquent la contre-partie (mot ou expression) du concept dans le langage naturel.

La pragmatique de D. Sperber et D. Wilson est une pragmatique interprétative qui s'occupe de la façon dont le processus psychologique d'interprétation des énoncés opère, non pas isolément, mais par rapport à un contexte qui sera formé d'assomptions, sous forme propositionnelle, entretenues avec plus ou moins de force selon les cas. Ces assomptions, de trois origines, peuvent correspondre à des éléments d'information issus de la mémoire centrale et liés aux différents concepts qui constituent la forme logique de l'énoncé; elles peuvent provenir de la mémoire du système d'interprétation lui-même, c'est-à-dire être liées aux énoncés interprétés précédemment; elles peuvent, enfin, provenir de l'environnement physique de l'individu. Dans tous les cas, elles sont tirées de son environnement cognitif, c'est-à-dire de l'ensemble d'informations qui, à un moment donné, dans une situation donnée, peuvent lui être accessibles sans pour autant qu'il les entretienne obligatoirement. A partir de la forme logique de l'énoncé et du contexte ainsi constitué, le mécanisme d'interprétation, qui est un système inférentiel et, partiellement au moins,

déductif pourra fonctionner. Il sera guidé par le principe de base de la théorie, à savoir le principe de pertinence: le principe de pertinence repose sur deux notions, la notion d'effet et la notion d'effort. Les effets produits par un énoncé dans le contexte par rapport auquel il est interprété sont de trois sortes: il peut changer la force avec laquelle les assomptions qui constituent le contexte sont entretenues; il peut ajouter de nouvelles assomptions à ce contexte; il peut éradiquer des assomptions qui existaient dans le contexte (lorsque, par exemple, il y a contradiction entre une assomption déjà dans le contexte et une proposition produite par l'interprétation de l'énoncé si la seconde est plus forte que la première).

La notion d'effort, quant à elle, renvoie au traitement de l'énoncé, c'est-à-dire à l'accessibilité du contexte et à la difficulté de traitement que peut imposer un énoncé. Ainsi la notion de pertinence maximale qui renvoie au principe du même nom pourrait s'énoncer de la façon suivante:

- (i) plus un énoncé produit d'effets dans le contexte par rapport auquel il est interprété, toutes choses étant égales par ailleurs, plus cet énoncé sera pertinent;
- (ii) moins un énoncé demande d'effort de traitement, toutes choses étant égales par ailleurs, plus cet énoncé sera pertinent.

Le principe de pertinence intervient à tous les niveaux de l'interprétation de l'énoncé par le système central. C'est le choix du contexte qui met son rôle le plus en évidence (les origines attribuées précédemment aux assomptions qui le forment ne peuvent déterminer qu'un ensemble de contextes, la tâche d'en sélectionner un particulier lui revenant), ainsi que l'interprétation complète, la récupération des référents, de l'implicite, la désambiguïsation, etc. En effet, tout énoncé, du fait même de son énonciation, comporte obligatoirement une garantie de pertinence optimale qui indique que le locuteur, en le produisant, a cherché à produire un énoncé consistant avec la notion de pertinence optimale, qui se définit de la

façon suivante:

L'énoncé est suffisamment pertinent dans les circonstances.

Le principe de pertinence intervient enfin, nous le verrons, dans un certain nombre de mécanismes qui, pour ne pas être centraux dans le processus interprétatif, n'en contribuent pas moins à l'alléger, à réduire le coût de traitement des énoncés et, ainsi, à en augmenter la pertinence.

C'est un mécanisme de ce type que mettent en jeu mes exemples. Si, en effet, le système interprétatif a pour objectif de combiner un maximum d'effets interprétatifs et un minimum d'effort de traitement, l'intérêt d'un système de formation et de confirmation d'hypothèses sur l'enchaînement auquel peut donner lieu un énoncé, ou sur les conclusions générales que vise le locuteur, est évident. D. Sperber et D. Wilson envisagent et décrivent un mécanisme de ce genre qui permettrait de construire ce qu'ils appellent des hypothèses anticipatoires logiques (qui portent sur la forme logique de l'énoncé), sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir par la suite (cf. D. Sperber & D. Wilson 1986, 202-217). J'ai, pour ma part, abordé le problème du rôle de l'anticipation sous un autre angle (cf. A. Reboul 1986, et 1987), celui de l'anticipation lors de l'interprétation d'un texte (et, notamment, des textes de fiction): dans ce cas, ce n'est plus la forme logique de l'énoncé qu'anticipe l'interlocuteur, ou plus proprement ici le lecteur, mais la suite du texte et, pour les textes de fiction, des événements qu'il rapporte, à partir d'hypothèses sur les intentions du locuteur ou de l'auteur. J'avais appelé ce type d'anticipation liée à l'interprétation d'un texte, hypothèse anticipatoire (ou projective) narrative (cf. A. Reboul 1987). Je rappelle que ce terme (i.e. narrative) n'implique pas que le type de fonctionnement dont il s'agit est, dans mon esprit, réservé à l'interprétation de la fiction, narrative ou descriptive, ou des textes en général, mais qu'il peut s'appliquer à l'interprétation de tous les types de communication où l'on peut légitimement supposer que la garantie de pertinence s'applique, c'est-à-dire toutes les communications ostensives-

inférentielles (cf. D. Sperber & D. Wilson 1986, 51-54).

Pour en revenir à l'exemple (1), je garderai la même division du texte que dans le paragraphe précédent, à savoir une division en deux parties, la première regroupant tous les énoncés jusqu'à (g) inclus, la seconde comprenant (h) et (i). De la même façon, je considérerai la première partie comme un tout, alors que je distinguerai (h) et (i) dans la seconde. Dans l'optique de l'interprétation de (1) dans le cadre théorique que je viens de définir, je dirai que le contexte, lors de l'interprétation de (h), sera formé de présomptions tirées de la mémoire du système déductif et d'informations tirées de la mémoire centrale et liées aux concepts qui constituent la forme logique de (h). Les premières seront:

- (7) (a) La ville repose sur une sorte de toile d'araignée, de filet fragile suspendu au-dessus d'un précipice.
- (b) Tout ce qui constitue la ville est suspendu à ce filet.
- (c) Le site d'Octavie est particulièrement impropre et dangereux pour la vie humaine.
- (d) La vie, pour les habitants d'Octavie, ne saurait être que menacée, faite d'incertitude et de doute.

La forme logique de l'énoncé permettra d'ajouter au contexte les assomptions suivantes:

- (7) (e) La vie des habitants d'Octavie est dangereuse puisqu'ils sont suspendus au-dessus du vide.
- (f) Elle est moins incertaine que dans d'autres villes.

Elle fournit aussi une indication sur le sens d'incertaine: ce mot, outre les deux sens indiqués plus haut (cf. § 3.; précaire et indéterminé) a, le Petit Robert (éd. 1977) faisant foi, les significations suivantes: aléatoire, variable, contestable, changeant, embarrassé, hésitant. Certaines d'entre elles (toutes en fait sauf aléatoire) semblent exclues d'emblée sur la base du principe de pertinence: par rapport au contexte (7 a d), elles sont en effet difficilement accessibles. Restent donc précaire et indéterminé (je considérerai aléatoire de façon

un peu abusive, comme synonyme de indéterminé). Si, dans l'hypothèse où incertain est interprété comme ambigu, il me semble que la première acception du terme qui vient à l'esprit est précaire, c'est, bien entendu, au nom du principe de pertinence, parce que, dans le contexte constitué par l'interprétation du début du texte, c'est la signification la plus accessible. On ajoutera donc à (7 a-f) l'une des deux assumptions suivantes:

(7) (g) Incertaine = précaire.

(7) (g') Incertaine = imprévisible.

Le choix de l'intégration de (7 g) au contexte, de préférence à (7 g'), relève du principe de pertinence et va permettre au lecteur, à partir de l'implication contextuelle (8) tirée conjointement du contexte et de la forme logique de (1 h), de faire une hypothèse projective (9) sur la suite du texte:

(8) Il y a des villes où la vie est encore plus dangereuse qu'à Octavie.

(9) Le texte va décrire le danger, supérieur à celui qui existe en Octavie, qui se manifeste dans ces villes où la vie est encore plus incertaine qu'à Octavie.

Or, ce qui est décrit en (i), ce n'est pas un danger supérieur dans les autres villes, mais bien un danger additionnel à Octavie même, à savoir le fait que la résistance du filet a une limite. La forme logique de (1 i) va donc imposer l'adjonction d'un certain nombre de présomptions au contexte (7 a-g):

(7) (h) Le filet auquel est suspendue Octavie a une résistance limitée.

(i) La vie des habitants d'Octavie est fonction de la résistance du filet.

(j) L'espérance de vie des habitants d'Octavie a la même limite temporelle que la résistance du filet.

(k) Elle n'est donc pas impossible à prévoir.

Ces présomptions imposent l'éradication de (7 g) du contexte et son remplacement par (7 g'). Le coût de traitement additionnel imposé par l'ambiguïté de incertaine dans cette analyse de l'interprétation du texte est équilibré par un certain nombre d'effets additionnels, sous forme d'implications contextuelles, dont j'indiquerai une seulement:

- (10) Ce n'est pas la mortalité qui fait l'incertitude de la condition humaine, mais l'impossibilité où nous sommes de prévoir le mode et l'heure de notre mort.

4. L'exemple (2)

L'exemple (2) ne fonctionne pas sur l'ambiguïté d'un mot, comme incertaine dans l'exemple (1), mais sur le fait que les caractéristiques des deux objets dont parle le texte (la fête foraine et la ville "en dur") se trouvent interchangées. Au terme du premier paragraphe du texte, (c'est-à-dire jusqu'à (d) inclus), le lecteur s'attend à ce qu'on lui décrive le départ de la fête foraine. Or, cette attente interprétative est déçue dans le second paragraphe ((e-f)) qui décrit le démontage de la partie "solide" de la ville. Ce qu'il y a à expliquer à l'intérieur de la pragmatique intégrée d'une part, de la théorie de la pertinence de l'autre, c'est pourquoi et comment le lecteur se trouve amené à formuler une hypothèse projective sur la description du départ de la fête foraine, alors que c'est l'inverse qui va lui être rapporté.

4.1. La pragmatique intégrée

La première remarque à faire, c'est que le type d'anticipation dont il s'agit en (2) est très difficile à décrire dans le cadre de la pragmatique intégrée et plus particulièrement difficile à décrire par le recours aux topoï. En effet, si on en revient au rapide exposé que j'avais fait de la théorie de J.C. Anscombe et O. Ducrot au paragraphe 3.1., on s'aperçoit que la notion de topos est une notion graduelle à laquelle est attachée celle de paradigme d'indications quantitatives: cela posait déjà problème lors de l'analyse du premier exemple⁽²⁾.

En effet, O. Ducrot voulait apparemment, au départ, n'attacher l'apparition d'un topos qu'à un énoncé où apparaîtrait un morphème qui, de près ou de loin, pouvait permettre de lier à cet énoncé un autre paradigme d'indications quantitatives qui, grâce à un sous-ensemble commun avec le paradigme d'indications quantitatives liées au topos, permettait l'application de celui-ci. Je me suis crue autorisée à fabriquer un topos dans le cas de (1), malgré la difficulté, voire l'impossibilité, qu'il y a à fabriquer à partir de (1 a-g), un quelconque paradigme d'indications quantitatives, et ceci parce que, si danger ne constitue pas un concept graduel au sens où on pourrait le "mesurer", ce n'en est pas moins un concept comparatif au sens où on peut parler de situations plus ou moins dangereuses. De plus, les gens qui travaillent dans le cadre de la théorie des topoi (cf. notamment L. Perrin à paraître) n'hésitent pas à employer la notion de topos et à fabriquer des topoi pour des énoncés qui ne favorisent pas toujours la construction d'un paradigme d'indications quantitatives. J'ai donc cru pouvoir considérer qu'à partir du moment où l'on pouvait percevoir une visée argumentative parmi les indications non quantitatives indiquées dans l'énoncé, même si les éléments fournis par l'énoncé ne permettent pas la formation d'un paradigme d'indications quantitatives, on pouvait s'autoriser à construire un topos. (Dans le cas de (1), par exemple, on peut supposer une orientation du moins au plus dangereux où Octavie serait placée plutôt au-dessus des autres villes).

Le problème posé par l'attente interprétative créée en (2) est cependant différent: si, en effet, le danger peut être perçu comme un concept comparatif au sens indiqué plus haut, il est par contre difficile d'admettre que le fait d'être une fête foraine soit de nature comparative: il ne me semble pas que cela fasse sens de parler de quelque chose comme "plus ou moins une fête foraine" qu'autre chose. Cependant, la notion de topos restant, si ce n'est une notion graduelle au sens indiqué par O. Ducrot et repris au paragraphe 3.1., au moins une notion comparative au sens que je viens de décrire, je considérerai dans la suite de ce paragraphe le concept de fête

foraine comme un concept comparatif.

Comme l'exemple (1), l'exemple (2), à mon sens, se laisse analyser facilement à partir d'une division en deux parties, la première recouvrant le premier paragraphe du texte (2 a-d), la seconde le second (2 e-f), le rôle de la première étant de faire naître l'attente interprétative, celui de la seconde de la décevoir.

Que nous dit la première partie? Que Sophronia est composée de deux moitiés de ville, la première pouvant assez légitimement se décrire comme une fête foraine, alors que la seconde constitue la ville au sens habituel, à savoir monuments, bâtiments officiels, etc. Elle ajoute qu'une des deux moitiés de ville est fixe alors que l'autre est provisoire et démontable. Le problème est le suivant: à partir de ces indications, comment former un topos qui permette d'expliquer l'attente interprétative, c'est-à-dire en l'occurrence la prévision d'un enchaînement qui décrirait le démontage de la fête foraine? Outre le problème du manque total d'indications quantitatives fournies par (2 a-d), se pose l'absence de connecteurs ou d'opérateurs argumentatifs dans cette partie du texte. En d'autres termes, aucun des points d'ancrage linguistique pour les topoi indiqués dans l'article d'O. Ducrot ne semble fonctionner. Il faudrait donc pour permettre la construction d'un topos du type plus c'est une fête foraine, plus c'est démontable (qui me semble seul pouvoir, dans ce cadre théorique, expliquer la formation de l'attente interprétative en question) supposer que ce topos fait directement partie de la signification du morphème fête foraine. Par ailleurs, on peut introduire une orientation argumentative dans les indications (non quantitatives) données par le texte, en considérant par exemple qu'une fête foraine est "plus" une fête foraine lorsqu'elle comporte un grand-huit, un manège, etc., mais cette orientation argumentative ne saurait être liée "directement" au fait que la fête foraine est démontable, parce que, d'une part, cette indication ne fait pas partie du paradigme d'indications non quantitatives données par le texte (tout ce que dit le texte, c'est qu'une des deux moitiés de ville est démontable) et que,

d'autre part, l'orientation argumentative est décrite par O. Ducrot comme la différence entre les inférences qu'autorise un texte et les conclusions auquel il conduit argumentativement. Il faut donc bien admettre que le texte n'est pas orienté argumentativement vers le caractère démontable de la fête foraine (à dire vrai, il ne semble pas avoir d'orientation argumentative), mais permet seulement d'inférer le caractère de fête foraine d'une des deux moitiés de la ville, et que le topos plus c'est une fête foraine, plus c'est démontable, n'est pas, en ce qui concerne son conséquent, tiré du texte, mais bien attaché d'une façon ou d'une autre, à l'expression fête foraine. Rappelons, en outre, que le topos peut être attaché à un morphème, à condition que le concept recouvert par le morphème en question soit au moins comparatif sinon graduel (selon les modifications des conditions d'O. Ducrot indiquées ci-dessus), et que le caractère comparatif du concept de fête foraine n'est pas sans poser problème.

Si, cependant, on laisse de côté ces difficultés, l'analyse pourrait se dérouler comme suit: la première partie du texte (2 a-d) va dans le sens du caractère fête foraine d'une des moitiés de ville et du caractère "solide" de l'autre moitié. A partir de là et de l'information selon laquelle une des deux moitiés de ville est démontable, le topos plus c'est une fête foraine, plus c'est démontable est convoqué et explique la formation de l'attente interprétative.

Ce que cette solution, quelque peu exotique on en conviendra, laisse dans l'ombre, c'est le mouvement argumentatif de la seconde partie du texte (2 e-f): en effet, la seconde partie du texte vient contredire l'attente interprétative qu'a fait naître la première. Elle indique que la partie démontable de la ville n'est pas la fête foraine mais la moitié "solide". La différence avec l'exemple (1), c'est qu'on pouvait, après la négation de l'attente interprétative liée au topos plus c'est dangereux, plus c'est incertain (= précaire) lui substituer un autre topos acceptable (ou valide dans la terminologie de L. Perrin à paraître) plus c'est dangereux, plus c'est incertain (= indéterminé). Ici, le topos que la théorie impose de

substituer à plus c'est une fête foraine, plus c'est démontable, le seul candidat possible, plus c'est une ville "solide", plus c'est démontable, ne paraît tout simplement pas soutenable, ou valide.

Ainsi, on le voit, la théorie des topoi, si elle permet, au prix de quelques acrobaties, d'expliquer la formation de l'attente interprétative qui caractérise ce texte, ne permet pas de lui attribuer une orientation argumentative générale, voire une conclusion, qu'elle soit construite de façon inférentielle ou argumentative⁽³⁾.

4.2. La théorie de la pertinence

Qu'en est-il de l'analyse de l'exemple (2) dans le cadre de la théorie de la pertinence? A la différence de ce qui se produit pour la théorie des topoi, la théorie de la pertinence n'a aucune difficulté à traiter ce type de cas. Si on reprend pour (2) la même division qu'au paragraphe précédent, c'est-à-dire deux parties, la première allant jusqu'à (d), la seconde comprenant (e) et (f), l'analyse serait la suivante: (a), (b) et (c) fournissent le contexte (11):

- (11) (a) La ville de Sophronia est en deux parties.
- (b) La première partie est une fête foraine.
- (c) La seconde partie est une ville au sens habituel du terme, une ville "solide".

L'énoncé (2 d) permet de constituer un nouveau contexte en ajoutant à (11 a-c) les assumptions suivantes:

- (11) (d) L'une des deux moitiés de Sophronia est démontable, provisoire, alors que l'autre est fixe et sédentaire.
- (e) Les fêtes foraines sont en général démontables.

- (12) La fête foraine est la partie provisoire de Sophronia.

C'est (12) qui constitue ce que j'ai appelé plus haut attente interprétative, et qui, dans les termes de la théorie de la

pertinence constitue une hypothèse anticipatoire. Elle est tirée de l'adjonction de (11 d) aux éléments déjà existants dans le contexte (11 a-c). En effet, lorsqu'apparaît (2 d) et avec les informations que cet énoncé véhicule ((11 d) en l'occurrence), le système déductif va chercher à anticiper sur la suite du texte et va tirer de la mémoire centrale les éléments d'information qui se rattachent au concept de fête foraine d'une part et de ville de l'autre, et il va de soi que le caractère démontable attaché au concept de fête foraine lui sera immédiatement accessible. Ainsi l'explication de la formation de l'hypothèse projective (11 d) ne pose pas à la théorie de la pertinence les problèmes qu'elle posait à la théorie des topoi.

Qu'en est-il de l'analyse de la deuxième partie du texte (2 e-f)? La théorie de la pertinence offre-t-elle une réponse quant à son interprétation et au procédé stylistique mis en jeu par I. Calvino? Il me semble que le renversement interprétatif imposé par l'auteur au lecteur n'est pas sans offrir un certain nombre d'effets intéressants. La lecture de (2 e-f) permet de rajouter au contexte (11) l'assomption suivante:

(11) (f) C'est la fête foraine qui est fixe et sédentaire à Sophronia et la ville "solide" qui est démontable et provisoire.

(11 f) est en contradiction avec (11 e) et, puisqu'elle est communiquée par le texte explicitement et a une force supérieure à celle de (11 e) qui n'était qu'une hypothèse, provoque l'éradication de (11 e) du contexte. A partir de là, on peut tirer du texte un certain nombre d'implications contextuelles communiquées avec des forces variées:

(13) Les villes dans lesquelles nous vivons ne sont pas plus durables que les fêtes foraines.

(14) Les villes dans lesquelles nous vivons ne sont pas moins un décor que les fêtes foraines.

(15) Les fêtes foraines ont autant d'importance dans la vie des habitants d'une ville que les bâtiments officiels.

(16) Les villes disparaissent mais il y aura toujours des fêtes foraines.

(17) Il ne faut pas se fier aux apparences.

(18) La permanence et la sécurité ne sont pas toujours où on les cherche.

On notera que toutes ces implications contextuelles, et, plus notablement (17) et (18), sont fortement dépendantes de l'effet stylistique de renversement d'attente interprétative utilisé par I. Calvino, de même que (10) de celui qu'il avait employé dans le texte (1).

Ainsi, la théorie de la pertinence ne permet pas seulement de fournir une analyse à des textes comme (1) et (2): elle permet aussi d'indiquer l'utilité et les raisons des effets de style du type de celui employé ici par deux fois par I. Calvino.

5. Les exemples (3) à (6)

Les exemples (3) à (6) ont ce point commun avec (1) et (2) de faire une certaine place à la contradiction. C'est pour cette raison que je les ai choisis. Cependant, à la différence de (1) et (2), (3) à (6) n'imposent pas de façon claire une attente interprétative. J'en donne donc des analyses qui ne feront pas intervenir la notion d'attente interprétative.

5.1. La pragmatique intégrée

Les exemples (3) à (6) posent à la pragmatique intégrée des problèmes voisins de ceux que lui posait l'exemple (2). En effet, les énoncés dont il s'agit, mis à part (6), ne permettent pas facilement la construction d'un paradigme d'indications quantatives et il n'est pas évident que le concept

de mensonge soit un concept comparatif, pas plus d'ailleurs que les concepts qui pourraient se rattacher aux expressions Avant de commencer à parler ou Avant perdu de vue notre but. Je vais cependant essayer de proposer quelques topoi qu'on pourrait, plus ou moins légitimement, relier à ces énoncés:

(3) Avant de commencer à parler, je voudrais dire quelque chose.

(T3) Moins on commence à parler, moins on peut dire quelque chose.

(4) La moitié des mensonges qu'on dit à mon propos sont vrais.

(T4) ? Plus un mensonge est vrai, moins c'est un mensonge.

(5) Ayant perdu de vue notre but, nous devons redoubler d'efforts.

(T5) Plus on est éloigné de son objectif, plus il faudra faire d'efforts pour l'atteindre.

(6) Je vous ai donné un budget illimité et vous l'avez déjà dépassé.

(T6) Plus un budget est important, plus c'est grave de le dépasser.

A l'examen, on s'aperçoit que chacun de ces topoi a l'un des défauts suivants:

(i) le topos permet de poser la contradiction, mais il n'indique pas d'interprétation ou de conclusion à la phrase: ce serait le cas de (T3);

(ii) le topos attribue une orientation argumentative à la phrase, mais il ne permet plus de percevoir la contradiction: ce serait les cas de (T5) et de (T6);

(iii) le topos indique la contradiction, mais sa validité pose

problème: ce serait le cas de (T4)⁽⁴⁾.

Dans le cadre de la théorie des topoi, il ne me semble pas possible de trouver de solution à ces problèmes.

5.2. La théorie de la pertinence

Dans le cadre de la théorie de la pertinence, les exemples (3) à (6) ne posent pas de problèmes particuliers. La contradiction est immédiatement perceptible à partir de la forme logique des énoncés, fournie par l'input system linguistique. Le système déductif pourra sur cette base accéder aux informations stockées sous l'adresse de chacun des concepts qui participent à la forme logique des énoncés et notamment aux informations logiques qui lui indiqueront les contradictions entre les deux parties (Avant de commencer à parler et je voudrais dire quelque chose) de (3), entre mensonge et vrai en (4), entre perdre de vue son but et redoubler d'effort en (5), et entre budget illimité et dépassé en (6). Mais le système déductif ne s'arrêtera pas là: sur la base de la garantie de pertinence que comportent automatiquement les énoncés, il cherchera à construire un contexte qui lui permettra, au-delà de leurs aspects contradictoires, d'interpréter les énoncés en question. Ainsi, dans le cas de (3), l'interlocuteur peut supposer que par parler, le locuteur entend parler sur un sujet précis ou faire une conférence et que en énonçant (3), il indique que sa conférence ne va pas débuter immédiatement. Dans le cas de (4), il pourra inférer de l'énoncé que, parmi les bruits qui courent sur le locuteur, la moitié sont vrais alors que l'autre moitié sont faux et que tous ne sont donc pas des mensonges. Dans le cas de (5), il tirera une conclusion assez semblable à (5'), en introduisant une prémisse supplémentaire (appelée par D. Sperber et D. Wilson prémisse impliquée) selon laquelle par ayant perdu de vue notre but, le locuteur veut dire que le groupe dont il s'agit est encore plus éloigné que précédemment de ce but. Pour (6), l'interlocuteur aura à ajouter au contexte dont il pourrait disposer une prémisse selon laquelle budget illimité n'a pas le même sens pour lui et pour le locuteur: pour le locuteur un budget illimité signifie un budget

important. L'implication contextuelle de (6) serait semblable à (T6).

On le voit, les exemples (3) à (6) ne posent pas de problèmes majeurs à la théorie de la pertinence alors qu'ils sont difficiles à analyser dans le cadre de la théorie des topoi.

6. Les exemples d'O. Ducrot

Je ne reviendrai pas sur le détail des analyses proposées ci-dessus. Je me contenterai d'indiquer que, face aux exemples (1) à (6), la théorie de la pertinence est apparue plus performante que la théorie des topoi. Reste que ces exemples sont loin des exemples habituellement analysés par J.C. Anscombe et O. Ducrot⁽⁵⁾ et que, si la théorie des topoi n'est pas satisfaisante par rapport à des exemples comme (1) à (6), la théorie de la pertinence se révélera peut-être tout aussi inefficace face aux exemples auxquels la théorie des topoi fournit un cadre approprié.

Dans cette optique, je vais reprendre les exemples mêmes utilisés par O. Ducrot dans son article de 1983:

- (19) Il est 8 h. Presse-toi!
- (20) Il est 8 h. Inutile de te presser!
- (21) *Il n'est que 8 h. Presse-toi!
- (22) Il n'est que 8 h. Inutile de te presser!

(1983, 10; l'astérisque de (21) lui est attribué par O. Ducrot lui-même et est "destiné seulement à signaler qu'il faut, pour lui trouver un emploi, un effort d'imagination supérieur à celui exigé par les autres"; idem).

Je voudrais d'abord rappeler que, d'après O. Ducrot, la théorie de l'argumentation repose sur la différence entre les informations transmises par un énoncé et les enchaînements auxquels il peut donner lieu. Ainsi "l'observation de base de cette théorie est une distorsion entre les possibilités d'inférence et d'argumentation" (1983, 8). La définition de

l'opérateur argumentatif fait foi de cette observation:

"Un morphème X est un opérateur argumentatif s'il y a au moins une phrase P telle que l'introduction de X dans P produit une phrase P', dont le potentiel d'utilisation argumentative est différent de celui de P, cette différence ne pouvant se déduire de la différence entre la valeur informative des énoncés de P et de P'"

(1983, 10).

Ainsi, dans les exemples (19) à (22) l'introduction du morphème ne...que rend difficile l'enchaînement (21), alors que cet enchaînement ne posait pas problème en (19), la valeur informative de (19) étant la même que celle de (21).

Selon O. Ducrot, l'introduction de ne...que restreint les possibilités d'enchaînement et rend préférentiel l'enchaînement (22) par rapport à l'enchaînement (21).

Je n'exposerai pas dans le détail l'analyse que donne O. Ducrot de ces exemples: je vais proposer une analyse dans le cadre de la théorie de la pertinence que je comparerai rapidement à celle, en termes de topoï, donnée par O. Ducrot. Dans le cas de l'exemple (19), dit par A à B, on aurait les contextes suivants ((23 a-b-c) et (23 a-b-c')):

- (23) (a) B a rendez-vous à 8 h 30.
(b) B a une demi-heure pour se préparer et aller au rendez-vous.
(c) C'est juste car le rendez-vous est loin.
(c') C'est suffisant car le rendez-vous est près.

et la conclusion suivante:

- (24) B doit se dépêcher.

Pour (20), dans les mêmes conditions, on aurait:

- (25) (a) B a rendez-vous à 8 h 30 dans la maison voisine.

- (b) B est prêt.
- (c) Il a une demi-heure pour s'y rendre.

et:

- (25')(a) B a rendez-vous à 8 h 30 de l'autre côté de la ville.
- (b) Il a une demi-heure pour y aller.
- (c) Il y a des embouteillages.
- (d) B n'a pas le temps d'aller à son rendez-vous.

(26) B n'a pas besoin de se presser.

Je laisse (21) de côté pour le moment et je passe à (22) à qui on peut supposer le même contexte et les mêmes conclusions qu'à (20). Pour les exemples (19), (20) et (22), O. Ducrot propose les topoï suivants:

(T1) Plus on a de temps pour faire quelque chose, moins on doit se presser pour le faire.

(T2) Moins on a de temps pour faire quelque chose, moins on doit essayer de le faire.

et leurs réciproques:

(T'1) Moins on a de temps pour faire quelque chose, plus on doit se presser pour le faire.

(T'2) Plus on a de temps pour faire quelque chose, plus on doit essayer de le faire.

En ce qui concerne (19), O. Ducrot propose d'utiliser soit T'1, soit T'2, suivant que, par l'enchaînement (19), le locuteur cherche à montrer que le temps qui reste est limité, ou, au contraire qu'il cherche à montrer qu'il reste juste assez de temps pour arriver. Pour (20), on peut choisir T2, si (20) est utilisé pour indiquer qu'il ne reste de toute façon pas assez de temps, T1 dans le cas inverse. Par contraste, ni (21), ni (22) n'offrent cette double interprétation: pour (21), c'est

le topos T'2 qui doit s'appliquer; pour (22), c'est T1.

Je proposerai pour (21) le contexte suivant:

- (27) (a) B a rendez-vous à 8 h 30 assez loin.
(b) B a besoin d'une demi-heure pour aller à son rendez-vous.
(c) B pense qu'il n'arrivera pas à temps à son rendez-vous.

et les conclusions suivantes:

(28) Il lui reste une demi-heure.

(29) S'il se presse, il arrivera à temps.

Quelles sont les différences majeures de l'analyse en terme de contexte et de celle en termes de topos? A première vue, il semble que les topos jouent dans la pragmatique intégrée le rôle que les contextes jouent dans la théorie de la pertinence. Ce n'est vrai qu'en partie. En effet, la différence d'optique entre les deux théories implique que, pour O. Ducrot, les énoncés (18) et (19) ont deux interprétations possibles, représentées par les deux topos qui leurs sont attachés. Selon D. Sperber et D. Wilson, par contre, ces énoncés, dans une situation d'énonciation donnée, n'offriront pas à l'interlocuteur ce choix. En effet, celui-ci disposera de suffisamment d'éléments d'information pour choisir le contexte le plus pertinent dans lequel interpréter l'énoncé. Quel serait par ailleurs le rôle de ne...que dans la théorie de la pertinence? En supprimant l'ambiguïté qui existait en (19), ne...que en (21) impose une lecture unique et évite à l'interlocuteur de chercher des éléments d'information qui lui permettent de choisir un contexte. Un morphème comme ne...que, dans cette optique, optimise la pertinence de l'énoncé en minimisant son coût de traitement, notamment au niveau du choix du contexte. L'apport de ne...que à un énoncé ne serait pas principalement de changer le potentiel d'utilisation argumentative de cet énoncé, mais de réduire le choix des contextes d'interprétation et donc des implications

contextuelles de l'énoncé.

Ainsi, on le voit, la théorie de la pertinence peut traiter les énoncés (18) à (21), de même qu'elle pouvait traiter les exemples (1) à (6).

7. Conclusion

Comment expliquer que la théorie de la pertinence permette de rendre compte d'exemples aussi divers que les exemples (1) à (6) et (19) à (22), alors que la pragmatique intégrée rencontre des difficultés en ce qui concerne les premiers? Ces difficultés peuvent s'expliquer par le fait que ces exemples, comme je l'ai déjà indiqué, ne comportent pas d'orientation argumentative, suivant la définition qu'O. Ducrot donne de cette notion, c'est-à-dire qu'il ne semble pas y avoir de différence entre les inférences qu'ils permettent et les conclusions auxquelles ils conduisent argumentativement: en d'autres termes, les conclusions qu'on peut en tirer s'expliquent sans problème dans un cadre inférentiel. Cette explication revient, on le notera, à associer, au moins partiellement, la notion de visée argumentative aux théories de l'inférence plutôt qu'aux théories de l'argumentation.

La conséquence de l'incapacité de la pragmatique intégrée à rendre compte des exemples (1) à (6) n'est pas sa destruction, pas plus que la destruction de l'hypothèse des topoi. Elle l'affaiblit pourtant en indiquant les limites de l'application de cette hypothèse et en mettant en évidence des phénomènes langagiers qui ne semblent pas pouvoir se réduire à des faits argumentatifs.

NOTES

(1) On remarquera que seul le conséquent du topos change dans l'exemple (1) à la différence de ce qui se passe pour l'exemple (2) (cf. § 4.1.). Cette différence dans les modifications que la contradiction de l'attente interprétative introduit dans les topoi attachés à (1) et à (2) s'explique par la différence dans la façon dont l'attente interprétative est construite puis déçue dans les deux cas: pour (1), par une ambiguïté, puis par la levée de cette ambiguïté; dans (2), par le renversement des caractéristiques des deux objets dont parle le texte: la fête

foraine et la ville "solide".

(2) Si je n'ai pas signalé cette difficulté lors de l'analyse de l'exemple (1), c'est parce qu'il me paraissait plus intéressant de l'aborder en même temps que celle, différente, que pose (2).

(3) Je dis ici "qu'elle soit construite de manière inférentielle ou argumentative", car l'analyse de l'exemple (2) conduit à abandonner de plus en plus les caractéristiques proprement argumentatives de la notion de topos et à leur substituer des caractéristiques inférentielles. Les problèmes que posent (1) et (2) (mais surtout (2)) à la théorie des topos me semblent venir du fait qu'il est très difficile de leur attribuer une orientation argumentative, même s'ils peuvent comporter une visée argumentative.

(4) Le problème de la validité de (T4) disparaît au moins partiellement si l'énoncé est analysé comme polyphonique: dans cette optique on aurait un énonciateur E1 à qui le locuteur L attribuerait la croyance tous les bruits qui courent sur L sont des mensonges et un énonciateur E2 à qui il attribuerait la croyance la moitié de ces bruits sont vrais. L s'identifierait à E2 mais pas à E1 et le topos valide serait:

(T'4) Plus un bruit est vrai, moins c'est un mensonge.

On pourrait ainsi considérer que la validité douteuse du topos (T4) indique la nécessité du recours à une analyse polyphonique de l'énoncé qui y donne lieu. Ce serait notamment le cas des énoncés ironiques que L. Perrin analyse en termes de topos invalides, puis par modification des premiers, topos valides (à la différence de D. Sperber et D. Wilson 1981, ainsi que d'O. Ducrot 1982 et à paraître, il n'en propose pas d'analyse polyphonique). Ceci dit, si le manque de validité d'un topos construit à partir de l'analyse non polyphonique d'un énoncé indique la nécessité du recours à une analyse polyphonique, cette dernière peut ne pas se révéler suffisante pour mettre à jour un topos valide: ainsi, en ce qui concerne l'exemple (2), on ne voit pas très bien que le recours à la polyphonie puisse suffire à arranger les choses.

(5) Notamment, parce que, bien qu'ils possèdent une visée argumentative, ils n'ont pas une orientation argumentative claire.

BIBLIOGRAPHIE

- CALVINO, I. (1974): Les Villes invisibles, Paris, Seuil.
- DUCROT, O. (1982): "La notion de sujet parlant", Recherches sur la philosophie et le langage, CAHIER DU GROUPE DE RECHERCHES SUR LA PHILOSOPHIE ET LE LANGAGE 2, 65-92.
- DUCROT, O. (1983): "Opérateurs argumentatifs et visée argumentative", CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE 5, 7-36.
- DUCROT, O. (à paraître): "La Polyphonie", LALIES.
- FODOR, J. (1983): The Modularity of mind, Cambridge, Mass.,

MIT Press.

MOESCHLER, J. & REBOUL, A. (1987): "Histoire du curé et de la servante de Stendhal: deux approches sur l'interprétation", ETUDES DE LETTRES, 52-62.

PERRIN, L. (1987): "Processus d'accès à l'interprétation des énoncés ironiques", FEUILLETS 9, 87-104.

REBOUL, A. (1986): "L'interprétation des énoncés de fiction", CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE 7, 27-41.

REBOUL, A. (1987): "Le rôle de l'analogie dans l'interprétation des énoncés de fiction", GROUPE DE TRAVAIL SUR L'ANALOGIE, Recueil de textes 9, 31-48.

SMULLYAN, R. (1983): 5000 B.C. and Other Philosophical Fantasies: Puzzles and Paradoxes, Riddles and Reasonings, New York, St. Martin Press.

SPERBER, D. & WILSON, D. (1981): "Irony and the Use-Mention Distinction", in Cole, P. (ed.): Radical Pragmatics, New York, Academic Press, 295-318.

SPERBER, D. & WILSON, D. (1986): Relevance: Communication and Cognition, Oxford, Basil Blackwell.